L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

185-186 | 2008

L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé

Jean Boutier, Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Qu'est-ce qu'une discipline ?*

Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, 260 p., index, (« Enquête »)

Christine Laurière

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18322>

DOI : 10.4000/lhomme.18322

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 503-506

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Christine Laurière, « Jean Boutier, Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Qu'est-ce qu'une discipline ?* », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 20 mai 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18322> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18322>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean Boutier, Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Qu'est-ce qu'une discipline ?*

Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, 260 p., index, (« Enquête »)

Christine Laurière

- 1 UNE DIZAINE de contributions ont été rassemblées autour de cette question faussement simple, qui concerne tout autant les épistémologues, les sociologues et les historiens que les anthropologues. Logiquement, c'est une collection à l'interdisciplinarité affichée, la collection « Enquête » des éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, qui abrite cette réflexion. Sont donc publiés un ensemble de communications prononcées lors d'une journée d'études à Marseille, en janvier 2001, ainsi que des extraits d'ouvrages d'Andrew Abbot et de Donald Kelley, ici traduits pour le plus grand bénéfice du public scientifique francophone.
- 2 Cet ouvrage collectif se divise en trois parties. La première rassemble des textes qui, dès la proclamation de leur titre (« À quoi sert la notion de discipline ? », « Le chaos des disciplines », « L'anthropologie et sa discipline »), entendent fouiller et déconstruire les certitudes liées au découpage disciplinaire, qui ne rendrait plus compte de la pratique effective des chercheurs. Tous emboîtent le pas à Jean-Claude Passeron, qui avait insisté dans *Le Raisonnement sociologique* sur l'indiscernabilité épistémologique commune à l'anthropologie, l'histoire et la sociologie. Ils s'interrogent sur la pertinence même de la séparation disciplinaire, et réfléchissent à la façon dont la science peut évoluer dans ce cadre. Qu'est-ce donc qu'une discipline ? Puisqu'il faut s'accorder sur une définition commode, « on peut dire qu'il s'agit à fois de la stabilisation d'un objet de connaissance, de la sécurité aux frontières et de l'établissement de modes unifiés de traitement d'objets préalablement découpés » (p. 25).
- 3 La deuxième partie réunit deux contributions qui tentent de repérer l'émergence du concept de discipline, confronté à d'autres catégories classificatoires, tandis que la troisième et dernière partie fait la part belle au comparatisme et aux études historiques de cas disciplinaires : l'émergence de la philosophie présocratique (André Laks), le

magistère philologique sur les sciences humaines en Allemagne (Michael Werner), la fondation de la théologie et son entrée à l'Université de Paris au XIII^e siècle (Alain Boureau), la différenciation des sciences abritées à l'Observatoire (Fabien Locher), la « disciplinarisation » de l'ethnologie française au début du XX^e siècle (Emmanuelle Sibeud).

- 4 Jean-Louis Fabiani, le principal artisan de l'existence de ce volume, l'ouvre par une réflexion importante sur le bien-fondé et la pertinence de la notion de discipline pour rendre compte de l'activité scientifique. Le lecteur perçoit bien le souci de clarification pédagogique qui anime tout le texte, rendu stimulant et vivant par des exemples bien choisis et un retour réflexif nuancé sur la fondation disciplinaire de la sociologie française. L'auteur procède à un très utile récapitulatif historique problématisant la façon dont les historiens et sociologues des sciences ont investi cette notion avec des modèles divers, instillant de plus en plus de complexité et de finesse dans l'analyse. Il n'oublie pas de rappeler l'étymologie du mot et d'attirer l'attention sur le fait que deux objets historiques cohabitent sous le chapeau « discipline », l'un originel, l'autre plus moderne. Bâtie autour du *discipulus*, la discipline met d'abord au centre du système pédagogique l'élève et se soucie du *modus operandi* établissant l'autorité pédagogique, assurant la réception et le contrôle des connaissances. Dans son acception plus contemporaine, au contraire, « c'est l'organisation particulière au sein de laquelle se développent les savoirs modernes comme ensemble de pratiques codifiées et reconnues valides par un collectif auto-délimité » (p. 13). De fait, la science serait l'espace logique de l'activité scientifique tandis que la discipline serait son espace historique. Exigence d'innovation et de dépassement d'un côté, afin de promouvoir le progrès scientifique, stabilisation d'un corpus de connaissances de l'autre, afin d'assurer la stabilité et la reproduction disciplinaires : il y a là une « tension essentielle » entre révolution scientifique et « science normale », pour reprendre des termes kuhnien eux-mêmes controversés, qui n'a cessé d'intriguer et de passionner les sociologues.
- 5 Jean-Louis Fabiani note à quel point les sciences sociales et surtout la sociologie et l'anthropologie sont hantées par la vulnérabilité de leur statut ; la preuve en est qu'elles ne cessent de s'interroger de façon obsessionnelle sur « leur mode spécifique de constitution disciplinaire » et que, avec une certaine pointe de complaisance stérile, elles « ont beaucoup trop de plaisir à prolonger la discussion sur l'irréductible singularité des savoirs qui prélèvent leurs données sur le cours historique du monde pour qu'on n'y voie pas le lieu même d'un consensus particulier autour de la croyance partagée en la non-existence de modèles pour nos disciplines. » (p. 22) Tout *pathos* mis à part, il n'empêche que les récits et les mythes des origines – notons que le pluriel est de mise – que les sciences sociales se racontent à elles-mêmes sont extrêmement révélateurs. Ces reconstructions *a posteriori* de l'histoire de la discipline, pour partie décontextualisées, sont importantes et montrent que le choix des moments fondateurs, des pères fondateurs variables, selon les époques, constitue un enjeu pour l'institution d'une discipline, qu'il a un effet performatif en ce sens qu'un récit des origines est une institution en lui-même et sert à légitimer des pratiques, des objets, des lignées théoriques (p. 29). L'écart avec la réalité historique et sociale peut alors être notable : l'auteur prend l'exemple éclairant des travaux récents produits sur l'historiographie de l'école de Chicago, ou bien encore sur l'histoire du durkheimisme.
- 6 En conclusion, il s'interroge sur la question de la non-superposition de la discipline et du savoir, sur la disjonction entre la réussite institutionnelle de certaines disciplines et

la faiblesse de leur productivité et fécondité scientifiques. À l'heure où l'interdisciplinarité est une antienne à la mode pour les sciences historiques et semble la voie du salut, on ne peut toutefois s'empêcher de remarquer qu'elle n'est que rarement suivie d'effets, et que ce sont bien des « représentations hyperdisciplinaires qui dominent la quotidienneté institutionnelle de nos activités » (p. 34). Vraisemblablement, les politiques de la recherche voudront bousculer ces arrangements, ces stabilisations disciplinaires : pour de longues années encore, ce débat sur l'interdisciplinarité, cette question épineuse du regroupement de certaines disciplines, vont continuer de poser problème et inciter les chercheurs à réfléchir à ce qui est en jeu derrière ces chapelles disciplinaires et à ce qu'il faut sauver.

- 7 Il n'est pas possible ici, en quelques pages, de revenir sur la richesse et la variété de toutes les contributions, qui offrent un bel exemple d'interdisciplinarité mise en acte. Nous ne le suivrons pas totalement, en suggérant que, parmi celles-ci, trois, peut-être, intéresseront plus spécialement les anthropologues : celles de Gérard Lenclud (« L'anthropologie et sa discipline »), Claude Blanckaert (« La discipline en perspective. Le système des sciences à l'heure du spécialisme. XIX^e-XX^e siècles ») et Emmanuelle Sibeud (« Ethnographie, ethnologie et africanisme. La "disciplinarisation" de l'ethnologie française dans le premier tiers du XX^e siècle »). Si les deux dernières se penchent sur deux moments historiques spécifiques (l'apparition même de la notion de discipline dans le « sociolecte scientifique » et ses implications épistémologiques, l'émergence d'une ethnologie universitaire), Gérard Lenclud, pour sa part, se livre, au sens propre du mot, à un exercice de science-fiction, en évoquant la disparition de la discipline anthropologique. De prime abord, on se demande bien pourquoi, dans les pages de ce volume, aucun sociologue ou historien ne s'est prêté au même exercice en ce qui concernait sa propre discipline, en combattant vigoureusement les « illusions [...] qui entretiennent [...] le sentiment d'une pérennité assurée » (p. 70). Gérard Lenclud envisage le jour proche ou lointain, on l'ignore encore, du « hara-kiri disciplinaire » (p. 90) de l'anthropologie, qui, forte d'un succès qui lui aurait permis d'imposer à tous ses idées maîtresses, consentirait volontairement à se saborder et à aller irriguer d'autres disciplines, telles les sciences cognitives, l'histoire et la philosophie des sciences, l'histoire moderne et contemporaine, une approche naturaliste de la culture. Si l'auteur, un anthropologue qui, rappelons-le, a exercé des fonctions importantes au CNRS, s'est hasardé à un tel exercice, c'est parce qu'il croit avoir discerné une dissolution du consensus communautaire qui maintenait solidaires les diverses sous-spécialités de l'anthropologie qui, dorénavant, ne sauraient plus quoi faire ensemble si ce n'est sauvegarder leurs acquis corporatifs... Il n'est pas sûr que cette croyance et ce diagnostic soient partagés par ses confrères, qui pourraient interpréter cette effervescence et l'intérêt des ethnologues pour de nouveaux objets comme un signe de vitalité et de renouveau. À l'image de ces pénitents du Moyen Âge qui s'accablaient de tous les péchés, l'anthropologie a une longue et douloureuse habitude de la *discipline*, entendue ici en son sens premier de « fouet fait de cordelettes ou de petites chaînes utilisé pour se flageller, se mortifier » et des exercices d'introspection dont beaucoup ont indéniablement été salutaires. En sera-t-il autant de ce récit de science-fiction, empreint d'une rhétorique eschatologique qui a peut-être vécu ?
- 8 Dans un article fouillé qui reprend certains développements de son ouvrage issu de ses recherches doctorales (*Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, Éd. de l'Ehess, 2002), Emmanuelle Sibeud se

propose d'« étudier les négociations, les transgressions et les débordements qui relient les trois spécialités connexes et concurrentes que sont l'ethnographie, l'ethnologie et l'africanisme pour comprendre la disciplinarisation de l'ethnologie en France entre 1900 et 1937 » (p. 230). Spécialiste reconnue de l'histoire de l'africanisme, elle instruit l'institutionnalisation universitaire de l'ethnologie à la lumière des diverses créations institutionnelles qui tentent de légitimer une autre définition de la science de l'homme, avec pour point de mire les tentatives, plus ou moins couronnées de succès, des ethnographes et enquêteurs coloniaux pour rentrer dans les réseaux de sociabilité scientifique parisiens et se faire une place parmi les sociologues, les anthropologues, etc. Cette mise au point est utile et permet de contrevenir à ce lieu commun qui voudrait que l'ethnologie ait été la plus en retard de toutes les sciences humaines parce qu'elle n'est apparue qu'en 1925 dans le champ universitaire. Elle brosse un tableau convaincant des divers acteurs et institutions qui tentent d'imposer une nouvelle définition des enjeux et des missions de la nouvelle ethnologie, citant à plusieurs reprises l'un des discours fondateurs de celle-ci, la longue introduction de Paul Rivet, « Ce qu'est l'ethnologie », qui ouvre le tome sept de *L'Encyclopédie française* dédié à « L'Espèce humaine », paru en 1936. Ce texte programmatique est l'un de ces « coups de force » symboliques, comme les appelle Pierre Bourdieu, dont l'ambition est d'assener « la » juste définition de la discipline. Mais, à trop le prendre au pied de la lettre, on risque de le décontextualiser et de ne pas assez prendre en compte les rapports de force et de sens qui ont motivé cette prise de position, qu'il faut circonscire, remettre en situation, en la rapportant au propre parcours scientifique de Paul Rivet qui, aux côtés de Marcel Mauss, est l'autre père fondateur de l'ethnologie française. Cela n'a donc rien d'étonnant que ce texte de Paul Rivet « fausse la perspective historiographique » (p. 232) en se réclamant de certaines affiliations plutôt que d'autres, car c'est bien le but de toute cette entreprise ; avec raison, Emmanuelle Sibeud montre que beaucoup se sont laissés abuser et ont pensé qu'il ne s'était rien passé du côté de l'ethnologie en France, avant que les durkheimiens ne la sortent du placard et ne réhabilitent les matériaux ethnographiques. C'est tout le contraire : entre les années 1900 et 1930, il y a une effervescence institutionnelle et théorique importante qui, précisément, les oblige à rompre avec leur stratégie de l'évitement.

- 9 L'un des acteurs majeurs du champ anthropologique français à partir des années 1910 est justement Paul Rivet. Il a activement contribué à sortir l'anthropologie de l'ornière biologisante et a puissamment revitalisé le projet anthropologique, lançant des passerelles vers d'autres disciplines, créant un lieu de rencontres entre linguistes, ethnographes, sociologues et anthropologues, l'Institut français d'anthropologie, qui préfigure dès 1911, sur un mode mineur, ce que sera l'Institut d'ethnologie en 1925. Mais c'est sans doute parce qu'il est le parent pauvre de l'historiographie de l'ethnologie française, que l'on n'a pas encore pris la pleine mesure de sa profonde influence et de son action. Cette histoire de la « disciplinarisation » de l'ethnologie française dans le premier tiers du xx^e siècle n'échappe pas totalement à cet écueil. S'il semble en effet avéré que l'ethnologie française « choisit en pratique l'Afrique sous domination française comme terrain d'élection et lie étroitement son sort à l'africanisme » (p. 230), on ne s'est néanmoins pas assez interrogé sur la place de l'américanisme en tant que tradition de recherches et sur le rôle des américanistes dans cette configuration. Figure de proue de l'américanisme, cheville ouvrière de la montée en puissance internationale de la Société des américanistes de Paris, Paul Rivet bénéficie de cette notoriété méritée et conquiert les positions institutionnelles qui

permettront à l'ethnologie de s'affirmer, en France mais aussi à l'étranger, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur et mentor Ernest-Théodore Hamy, un autre américaniste. De même, c'est une splendide exposition consacrée aux *Arts Anciens de l'Amérique*, en mai 1928, qui annonce la résurrection du poussiéreux Musée d'ethnographie du Trocadéro. Pointer l'ancrage africaniste de l'ethnologie française est essentiel, mais il serait également souhaitable de cartographier ses multiples voyages en terres américaines, orientales, océaniques, parce qu'ils ont indéniablement nourri sa réflexion et élargi son horizon.

AUTEUR

CHRISTINE LAURIÈRE

Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC), Paris.
christine.lauriere@wanadoo.fr